

Le Libertainaire

HEBDOMADAIRE

La vérité est dans l'affirmation de soi, non dans la négation des autres.
Elié FAURE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 45, rue d'Orsel, 45 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

L'Accord Social

Les choses sont ce qu'elles sont en elles-mêmes, indépendamment de l'idée que nous nous en formons.

Quels que soient, par exemple, les systèmes à l'aide desquels nous essayons soit d'expliquer les mystères de la vie, soit les révolutions planétaires, nous sommes bien obligés de constater que les actes physiologiques, aussi bien que les phénomènes de la gravitation s'accomplissent à l'insu de nos conceptions, avec une régularité qui ne laisse pas d'être passablement humiliante pour notre orgueil.

Il convient donc d'interpréter les relations sociales avec la même absence de parti pris que nous mettons à étudier les lois naturelles ou les propriétés de la matière qui servent à les formuler.

Posons d'abord, en principe, que tous tant que nous sommes (riches ou pauvres, ignorants ou lettrés), nous constituons de parfaits égoïstes et que, sous ce rapport, nous ne différons guère entre nous que du plus au moins.

S'aviserait-on de contredire cette assertion ? Mais des milliers de faits la confirment chaque jour.

Est-ce par amour pour les animaux que nous les asservissons à nos besoins, à nos caprices, que nous étouffons en eux, jusqu'aux inspirations les plus naturelles pour, en fin de compte, sacrifier à notre voracité ceux d'entre eux que nous destinons à notre alimentation ?

Prétendra-t-on que nous ne nous comportons avec cette cruauté envers eux que parce qu'ils nous sont inférieurs sous tous les rapports et qu'ils ne sont doués ni de la même dose d'intelligence ni du même degré de sensibilité que nous ?

Ah ! le bon billet ! Mais dès qu'ils ont le pouvoir ou l'autorité en main, les hommes traitent leurs semblables avec la même férocité qu'ils déploient contre les animaux, et souvent ils y ajoutent un sentiment de barbarie qu'ils emploient rarement contre les êtres inférieurs.

Si l'anthropophagie a disparu de nos mœurs c'est que l'expérience nous a appris que le poids de viande à consommer, représenté par un corps humain, est loin de valoir l'emploi judicieux de sa capacité musculaire et cérébrale, autrement dit son exploitation.

Il est bien rare qu'on ne soit pas injuste, et qu'on n'abuse pas d'une situation privilégiée toutes les fois qu'on peut le faire impunément.

La devise républicaine, ce triple mensonge, produit un bel effet sur les actes publics, sur les monnaies et sur le fronton des édifices ; mais si chacun consent à jouer le rôle de grand frère, c'est à la condition que les autres se résigneront à rester les petits frères du grand.

Cessons donc d'être les dupes des mots et de l'hypocrisie d'une fausse sentimentalité ; nous n'en serons ni meilleurs, ni pires, mais du moins nous ne mentirons plus à notre conscience ni à la vérité.

Chaque individu, sans s'en douter, se fait le centre de l'Univers, rapportant tout à soi et ne jugeant des choses et du monde extérieur que par les avantages qu'il en retire ou par les inconvénients qu'il en éprouve ; le reste lui est complètement indifférent.

Il peut se tromper dans ses calculs, se faire illusion sur ses propres sentiments ou sur ceux d'autrui ; ses jugements peuvent varier en raison de la situation qu'il occupe, de son éducation, de ses intérêts, de ses passions, de ses préjugés professionnels ou autres, mais le but qu'il poursuit est invariable ; il respire, en dépit de tout, le sentiment de sa personnalité par tous les pores.

Comment pourrait-il en être autrement, après tout ? Ne sommes-nous pas la conséquence obligée, la résultante inévitable des diverses forces qui sollicitent notre organisme et le constituent ce qu'il est ?

S'il éclate une épidémie, le meilleur des humains ne formera-t-il pas des vœux pour que le fléau l'épargne de préférence soi-même ainsi que ceux qui lui sont chers, et ces vœux ne contiennent-ils pas implicitement le désir que la mort aille de préférence, frapper des étrangers ?

Compterait-on beaucoup de privilégiés de la fortune qui seraient disposés à renoncer à toutes les jouissances que procure la richesse pour s'exposer de gaieté de cœur à toutes les angoisses physiques, intellectuelles et morales qu'entraîne l'indigence ?

Combien citera-t-on de vocations naturelles ou acquises pour les métiers pénibles, répugnants, dangereux ou insalubres ?

L'ouvrier de luxe récusera toute profes-

sion malpropre ou fatigante. Le couvreur, le chaudronnier, le garçon de magasin lui-même ne voudront, à aucun prix, se transformer en égoutiers, en vidangeurs, en boyaudiers ou en croque-morts !

On ne peut nier cependant qu'il existe des dévouements poussés parfois jusqu'à l'héroïsme ; dévouements qui ne sont inspirés par aucune arrière-pensée d'intérêt pécuniaire ou passionnel, surtout ceux-là qui s'accomplissent dans l'ombre et le silence, sans aucun espoir de récompense ou de publicité, et qui ne sont dévoilés que par un hasard indépendant de la volonté de leurs auteurs.

Mais encore une fois, ces dévouements, absolument sincères, sont des actes exceptionnels qui confirment la règle, et ceux qui les accomplissent obéissent à une force mystérieuse à laquelle ils sont impuissants à résister.

D'ailleurs il faut bien le reconnaître : ces actes personnels ou collectifs partitifs (comme diraient les grammairiens) sont presque toujours en opposition formelle avec l'intérêt général absolu de l'humanité.

Il en est de même des sociétés particulières qui, en travaillant à assurer à chacun de leurs membres des avantages exceptionnels, témoignent, par ce fait, que ces avantages ne peuvent leur être conférés qu'au détriment des non-participants.

C'est du reste la condition forcée d'une société dans laquelle subsistent des intérêts discordants et où le bien même ne peut se réaliser qu'aux dépens d'autrui, quoi qu'on dise et quoiqu'on fasse.

Preuve évidente qu'en dehors de la solidarité universelle, il n'y a qu'hypocrisie et confusion.

Pour voir les choses sainement, il faudrait que chaque être humain fit abstraction de sa personnalité, ou du moins ne se considérât que pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire rien de plus qu'une unité, l'anneau de la chaîne qui le relie à ses semblables.

Il y a des faits qui sautent à tous les yeux et que l'on ne saurait méconnaître sans être taxé de folie, à quelque classe de la Société que l'on appartienne.

Ainsi, pourvu qu'il soit nanti d'argent, le plus vil des hommes, le plus ignorant, le plus inepte recevra toujours bon accueil ; il aura partout le vivre et le couvert assurés ; mieux que cela, il achètera la science, la santé et jusqu'à la considération.

Par contre, le plus parfait des humains, le plus instruit, le mieux doué, s'il ne possède pas le talisman qui ouvre toutes les portes, sera tenu à l'écart, exposé à toutes les avanies et à toutes les humiliations qui sont l'apanage obligé de l'indigence.

Voilà des faits aussi clairs que le Soleil, que l'on n'osera point ne pas déplorer en particulier, mais qui n'en subsistent pas moins dans toute leur effrayante latence.

Vous voyez, entassés dans des magasins, des marchandises de toutes sortes qui se détériorent faute d'acquéreurs.

Or, dans le même temps que les détenteurs de ces marchandises invendables se désolent et marchent à la ruine, des milliers d'infortunés, qui ont le plus pressant besoin de ces approvisionnements sont impuissants à se les procurer faute d'argent parce qu'ils ne possèdent pas la somme qui leur permettrait d'en faire l'acquisition.

La bonne volonté ne manque ni d'un côté ni de l'autre, mais une fatalité, inexorable et stupide s'oppose à ce que l'échange ait lieu et la disette se fait sentir au sein même de l'abondance.

Faut-il donc admettre qu'à défaut de la Providence, il existe une Malveillance sociale, qui s'acharne sans rime ni raison, sans profit pour personne, contre une partie de l'espèce humaine, dans le seul but de créer des désespérés et de faire le mal pour le mal ?

Les favorisés du sort éprouveraient-ils donc un surcroît de jouissance d'apprendre qu'un certain nombre de leurs semblables sont en proie à des tortures dont ils sont exempts eux-mêmes ?

Non ; cette jouissance insipide ne conviendrait qu'à des fous. Le plaisir de la possession a beau, comme la tête de Méduse, pétrifier les cœurs, les privilégiés ne sont pas assez stupides pour se contenter d'une satisfaction ainsi platonique.

Le mal vient d'un défaut d'entente résultant, en partie, de la part des riches, de la crainte qu'ils ont de perdre les avantages acquis.

La question se réduit donc, en dernière analyse, à préparer les voies à un accord social, nous allons examiner les moyens d'y arriver le plus promptement possible.

Atome.
(A suivre).

"Un joli cadeau à faire à ses parents !"

Guillaume II vient de terminer le dessin d'une plaque commémorative qui sera remise aux parents des soldats morts au cours de la campagne contre les Hereros, dans le Sud-Ouest Africain.
(Les Journaux.)

(La scène se passe au fond d'une campagne)

L'ENVOYÉ DE L'EMPEREUR. — Voici, braves gens, ce que Sa Majesté vous envoie...

LE PERE (examinant la plaque). — Sa Majesté est ben honnête... Mais, même de son vivant, notre pauvre gars n'avait point de bicyclette !

L'ENVOYÉ. — Vous vous méprenez, mon ami... Ceci n'est pas ce que vous croyez... C'est un diplôme... un certificat, si vous voulez... un souvenir... bref quelque chose qui atteste que votre fils est mort...

LE PERE ET LA MERE. — Oh ! oh ! j'avons point oublié...

L'ENVOYÉ. — Laissez-moi finir... Qu'il est mort... « pour l'Empereur » !... Que c'est bien « pour l'Empereur » qu'il est mort et non d'une façon vulgaire.

LA MERE. — Oui... enfin... qu'il est mort !

LE PERE. — Comme qui dirait un acte de décès ?

L'ENVOYÉ. — Mais non !... C'est un... comment dirais-je ?... un symbole... un symbole glorieux... que vous pourrez mettre sur votre cheminée, comprenez-vous ?

LE PERE (regardant sa femme). — Un symbole ?

L'ENVOYÉ (à part). — Ces gens n'ont aucune espèce d'idées générales ! (haut) Et voyez si c'est joli ce St-Georges couronnant de lauriers un monceau de casques, de cuirasses, de tambours, de trompettes et de drapeaux !... Hein ? Est-ce magnifique ? Est-ce génial ?... Je dirai plus... Est-ce impérial ?... Et ces mots en guirlande : « Mort pour l'Empereur et pour la Patrie ! » Mais ce n'est pas tout !... A droite, il y a une case vide où vous pourrez placer la photographie de votre enfant... en uniforme, bien entendu !... Artistique, pratique et touchant !... Ah ! Sa Majesté est un grand cœur !... Car — ne vous l'ai-je pas dit ? — c'est Sa Majesté elle-même qui, de son auguste et propre main... a daigné dessiner ce chef-d'œuvre... Oui, oui ! de son auguste et propre main !... Et tout cela : pour vous, caprés pour vous, exclusivement pour vous... Qu'est-ce que vous en dites ?

(Les deux paysans restent silencieux)

L'ENVOYÉ. — Eh bien ! Voilà tout ce que vous trouvez... comme remerciement ?

LA MERE (sombre, froidement). — Y a-t-il quelque chose à payer ?

L'ENVOYÉ. — Pas un pfennig ! C'est gratuit comme c'est obligatoire... Et vous, le vieux ?... Vous non plus ?... pas le moindre élan de reconnaissance ? (d'un ton plutôt sec) Est-ce que, par hasard, vous n'appréciez pas le cadeau ?

LE PERE (regardant la plaque). — Si ! Si !... C'est du beau !... Pour du beau, sûr que c'est du beau !... S'ment, j'vas vous dire... J'pensais un chose... Je me disais comme ça : « Alle est ben jolie, c'le plaque !... Mais c'est core rien à côté de celle-là que nous autres, les parents des morts, on paierait de franc-cœur à sa famille, si des fois Sa Majesté all' se ferait casser la gueule par son populo ! »

Georges Fabri.

Anarchistes

DANS LA

Maçonnerie

Notre ami Frédéric Stackelberg, auteur du beau livre *l'Inévitable Révolution*, délégué au Congrès de Rome par la loge le *Lien des Peuples* (1) y a présenté la résolution suivante, que nul n'a osé reproduire, sans doute à cause de son caractère révolutionnaire :

« Délégué de la loge de Paris le *Lien des Peuples*, je viens déclarer à son nom et au mien que pour nous le triomphe de la libre pensée est connexe à la transformation économique de la Société.

« Pratiquement l'instruction universelle et l'éducation intégrale, qui doivent véhiculer la pensée libre et les sciences exac-

(1) Un quidam plus soucieux de ridiculiser et d'insulter que d'être véridique, a inventé la loge le *Lien des Peuples* enracinée. Cette loge n'existe pas ; il y a tout simplement le *Lien des Peuples* dont le fondateur fut Condorcet, esprit d'une certaine valeur bien que non antisémite.

tes à travers les foules humaines, impliquent, exigent à elles seules la fin de l'ordre social actuel.

« Une Société qui est basée sur l'exploitation des producteurs par une poignée de bandits et de capitalistes, qui érige en vertu civique et patriotique le militarisme, c'est-à-dire l'assassinat en masse, qui s'inspire encore de la morale chrétienne qui est un outrage au sens commun et un défi à la vie, une société, dis-je, où la production se fait au profit des bénéfices d'une minorité spoliatrice et non selon les besoins de l'humanité et où la surproduction au lieu de créer l'abondance et la richesse est génératrice de misère et de mort, une telle Société de classe manque de ressources et n'est pas capable, vu les intérêts antagoniques des membres qui la composent, de donner cette instruction scientifique universelle et cette éducation intégrale, qui sont la condition sine qua non de la victoire de la Libre Pensée.

« Mais heureusement pour nous, socialistes et Libertaires, la Libre Pensée appelle la Rénovation sociale.

« L'éthique qui se dégage de la conception matérialiste-athée et de la philosophie moniste, proclame la souveraineté du Travail et la réhabilitation de la Chair, partant l'émancipation ouvrière, l'équivalence du travail manuel et intellectuel, l'affranchissement de la femme et la liberté de l'amour.

« C'est dans cette conviction que nous propageons la Libre Pensée et le Socialisme, l'Athéisme et le Communisme, certains de hâter, dans la mesure de nos forces, la Révolution libératrice qui posera les jalons de la Société future, de la Société sans Dieux et sans Maîtres. »

Le fait de parler semblable langage, non seulement en son nom personnel mais au nom d'une loge, montre la besogne que peuvent accomplir en ces milieux des hommes ayant en même temps que la conscience du but à atteindre, l'énergie, la ténacité et aussi le tact qui assurent le succès.

Je crois que ceux qui se sont laissés aller, guidés par des animosités personnelles, non pas à critiquer sérieusement la Franc-Maçonnerie, ce qui est le droit incontestable de tout le monde, mais à jeter le sarcasme et la calomnie sur les libertaires maçons, réfléchiront.

Pour en terminer, je l'espère, avec ce sujet et aborder prochainement d'autres questions, je raconterai comment, sans cesser d'être anarchiste, révolutionnaire et antimystique, j'ai été amené pour ma part à pénétrer dans ces milieux, pivots de la société capitaliste, selon d'aucuns, et où cependant nous voyons une loge — qui n'est pas la seule — acclamer l'expropriation révolutionnaire des exploités.

Pardon de narrer choses personnelles, je le fais parce que nombre de militants éprouvés, dont l'initiation a été déterminée par des motifs tout aussi sérieux, se sont trouvés englobés dans les mêmes attaques. Notre cas est le même.

M'occupant depuis de longues années des choses d'Espagne, j'avais noté, en 1896, que la grande insurrection philippine avait été préparée par les loges indigènes. Le docteur Rizal, auteur du poignant livre vécu *Noli me tangere* (1), et, en même temps que révolutionnaire, poète et érudit de premier ordre, tomba — combien d'autres aussi ! — sous les balles d'un peloton d'exécution pour le crime d'appartenir à la Maçonnerie.

Vers la fin de la même année, ayant avec quelques amis commencé la campagne pour les prisonniers de Montjuich, dont le monde entier ignorait encore les tortures, je fus étonné de constater combien parmi eux, militants anarchistes, appartenant à la franc-maçonnerie. Ainsi, cette association, assagée en France sous les règnes de Napoléon I^{er}, Louis-Philippe et Napoléon III, pouvait, dans les pays de forte oppression cléricale, demeurer plus ou moins révolutionnaire et, à l'occasion, constituer une force.

Un an et demi plus tard, j'étais en Espagne, pour l'exécution de divers projets fort avouables pour un révolutionnaire, mais dont la divulgation n'eût pas été du goût des autorités.

La guerre venait d'éclater entre les Etats-Unis et l'Espagne, éventualité que nous prévoyions depuis longtemps, après avoir, sans succès, cherché les ressources financières indispensables à la mise en train d'un mouvement insurrectionnel sérieux.

Ayant quitté Barcelone à la fin d'avril, je me trouvais dans une grande ville révolutionnaire au moment où éclata la nouvelle du désastre de Cavite : l'escadre de l'amiral Montojo, anéantie par l'escadre américaine.

(1) Traduit en français par R. Sempau et L. Lucas sous le titre : *Au Pays des Moines*.

Que le mouvement fût initié alors dans la péninsule par des éléments anarchistes, républicains ou maçonniques, peu importait ! L'essentiel était de secouer la torpeur mortelle pour faire un premier pas en avant : après, on tâcherait de faire les autres.

Tous les efforts n'aboutirent qu'à la formation d'une *partida* (bande) de soixante hommes guidée par un républicain révolutionnaire qui tint campagne trois jours, et à deux soirs de mouvement dans la ville. Ce fut tout.

A ce moment, je me trouvais, je l'avoue sans la moindre honte, avec la poignée de républicains fédéralistes qui tâchaient d'aggraver. Ceux-là n'auraient perdu ni esprit révolutionnaire ni sentiment de la situation. Cette situation arrivait d'ailleurs à son point décisif : déjà un capitaine avait demandé, étonné : « Pourquoi donc les révolutionnaires ne nous attaquent-ils pas ? »

Malheureusement, pour attaquer à fond sur les divers points stratégiques, il eût fallu des éléments coordonnés et des militants assez connus pour entraîner. La ville était très anticléricale, la maçonnerie pouvait, par son intervention matérielle et morale, fournir cet appoint décisif. Je me mis en relations avec des maçons.

Mais n'étant pas alors de la famille, je fus incapable de répondre aux signes de reconnaissance et ma qualité d'anarchiste n'étant pas suffisante pour donner du poids à mes paroles, tout se borna à des politesses.

J'ai toujours déploré amèrement la perte de cette occasion d'agir, alors qu'un souffle de révolte sociale courait dans toute l'Espagne, pour s'éteindre, hélas, comme un feu de paille, que les fusillades de Linares répondaient à celles de Gijón, et que la possession d'une grande ville eût donné vie et aliment à l'insurrection.

L'année suivante, je pus lors de la crise Dreyfus, constater que la Maçonnerie, avec son organisation et ses ressources élevait une barrière devant un ennemi qui, maintenant, l'exploitation économique actuelle, l'eût consolidée pour peut-être une génération par un impitoyable écrasement politique et moral. Car, quoi qu'on dise les anarchistes antisémites et césariens, pour avancer, il faut commencer par ne pas reculer à la façon d'un Kouroupatkine.

Et le Grand Architecte ayant été détrôné par le Grand-Orient, les épreuves ridicules étant éliminées des loges avancées, rien, en un mot, n'outrageant la dignité et ne violentant la conscience, je suis entré dans cette même loge le *Lien des Peuples* qui, par la bouche de Frédéric Stackelberg, acclame la révolution sociale.

En demeurant l'anarchiste que j'étais hier et que je compte bien être demain, je me félicite de mon entrée en un milieu fraternel, ouvert aux courtoises discussions et où j'ai pu souhaiter la bienvenue à Louise Michel, une amie de plus de vingt-cinq ans, qui passera difficilement pour réactionnaire.

Ch. Malato.

LES OTAGES

En Russie, à Ekaterinoslaff notamment, les réservistes, réquisitionnés pour aller remplacer les morts de Liao-Yang, refusent de partir et s'insurgent contre la prétention du Tsar qui veut les envoyer malgré eux à la tuerie.

Ils partiront quand même, parce que le Tsar dispose de moyens violents qui les obligera, sous peine de mort, à obéir. Ils partiront surtout parce que nous autres, bonnes âmes qui nous trouvons en dehors de la bagarre, nous nous contentons de compter les coups en spectateurs désintéressés, nous risquant tout au plus à jeter quelques conseils, de loin, selon la gravité des circonstances.

Le spectacle de ce peuple qui se débat contre la mort violente, ne nous émeut pas outre-mesure. La guerre est nécessaire, disent les uns, parce qu'elle affirme la puissance et la vitalité des nations. La guerre est désirable, prétendent les autres, parce qu'elle ne peut mettre en présence que des militaires. La guerre est indispensable, surenchérissement d'autres encore, parce qu'elle seule peut favoriser la révolution.

Outre qu'elle constitue un sujet de brûlante actualité pour les réservistes russes qui parcourent la route de Mandchourie sous le fouet et les menaces, la guerre peut encore, comme on le voit, leur fournir un excellent sujet de méditations philosophiques.

Il est présumable, malheureusement, que loin de se livrer aux salutaires dissertations offertes par notre indifférence et notre attitude, ces pauvres diables, succombant sous la contrainte brutale et sous l'influence démoralisatrice de la vie militaire, perdront bien vite le souvenir des motifs qui les poussaient à la résistance. Lorsqu'ils seront enfin dépouillés de toute dignité individuelle et qu'ils auront oublié la notion du respect que l'on doit à soi-même, ils feront d'excellents soldats, insoucients et braves.

Cependant, au moment de mourir glorieusement pour la Patrie et pour le Tsar, une leur de raison peut encore traverser leurs cerveaux embrumés par l'alcoolisme inhérent à l'héroïsme soldatesque. Ils penseront peut-être aux affections laissées là-bas, à l'autre bout du monde, ils déploreront l'injustice du sort et se demanderont si véritablement le Tsar peut envoyer les gens au massacre sans avoir de comptes à rendre à personne.

Ils regretteront surtout de ne pas avoir trouvé autour d'eux l'appui nécessaire, la sympathie désirable, la courageuse intervention qui eussent favorisé leur suprême résistance. Ils songeront à notre lâcheté, à notre lâcheté de rhéteurs, d'humanitaires et de philanthropes qui nous lançons généreusement au secours des chiens écrasés et assistons paisiblement à la folie meurtrière de deux peuples rués désespérément l'un contre l'autre.

Car, il n'y a pas à dire, nous sommes de braves gens. Nos éducateurs officiels nous ont enseigné le renoncement, le dévouement, le sacrifice, l'altruisme. On nous a dit qu'il fallait s'aimer les uns les autres et que les sociétés humaines étaient basées sur le libre consentement de tous. Il devenait donc criminel de s'insurger ou même de songer un seul instant à la violence.

Lorsque nous nous plaignons de la situation précaire qui nous est faite, on nous oppose chaque fois les principes de résignation et de patience, à moins qu'on ne nous laisse entrevoir la grande loi de la lutte pour l'existence, qui nous laisse deviner obscurément l'atroce mêlée de tous les êtres livrés, derrière le décor de respectabilité conventionnelle, à une lutte féroce et sans merci dans laquelle on nous jette désarmés, embarrassés du bagage de sentimentalité qui fait le principal objet de notre éducation.

Tous, nous nous flattons d'être sensibles et de compatir aux maux dont souffrent les autres. Il existe des milliers de sociétés de secours, d'œuvres de bienfaisance, d'entreprises charitables. On s'occupe de la protection des animaux et des enfants abandonnés. On sauve les filles repenties, on assiste les déshérités, on soigne les malades. La moindre vermine souffreteuse trouve une œuvre spéciale dont l'organisation savante mais compliquée, est prête à soulager son mal.

Lorsqu'une catastrophe vient remuer brutalement nos fibres sentimentales, nous plaignons les victimes et assistons de grand cœur aux concerts donnés à leur bénéfice. Et comme malgré tout notre désir de voir tout le monde heureux autour de nous, il y a encore des gens qui ont le mauvais goût de crever de faim et de froid, les journaux ouvrent des souscriptions auxquelles participent par des dons importants, de généreux anonymes et de non moins généreuses personnalités connues.

La guerre a suscité elle aussi des mouvements de fraternelle compassion. Elle laisse une très grande place aux personnes qui désirent exprimer leurs sentiments humanitaires. On peut organiser des ambulances et s'offrir soi-même pour soigner les blessés et donner aux morts une sépulture chrétienne. On peut également adhérer à l'une des nombreuses sociétés pacifistes, à toutes même si l'on veut, et participer activement à leurs travaux et à leurs banquets, destinés à couronner dignement ces mêmes travaux.

C'est dire que nous ne pouvons rien faire de plus pour empêcher le Tsar d'envoyer à la tuerie ses fidèles sujets. Un savant, doublé d'un politicien, M. de Lanessan, a bien proposé d'intervenir auprès des deux gouvernements hostiles « sans froisser leur amour-propre respectif » comme l'on crie : assez ! aux spectateurs répugnants de la lutte foraine. Mais cette proposition risque fort de ne pas aboutir.

La note juste est donnée par le président Roosevelt, ce délicieux pince-sans-rire. Recevant les membres de l'Union interparlementaire de la Conférence pacifiste de la Haye, juste comme il venait de lire les dépêches annonçant qu'on avait trouvé parmi les morts, Japonais et Russes enlacés dans un corps à corps terrible et les doigts plantés dans les yeux de l'adversaire, le président prononça l'allocution suivante :

« C'est vous, les pacifistes ! Très bien, mes amis. Continuez ! » Et la guerre fait comme eux, elle aussi continue.

Il y avait peut-être un moyen d'arranger les choses et de faire cesser immédiatement ces hostilités qui menacent de déranger nos digestions. Ce moyen consisterait à s'emparer comme otages des deux empereurs rivaux et de les rendre responsables de la mort de leurs sujets. A la première victime de la guerre, faite après sommation de cesser le combat et de déposer les armes, on débarrasserait le monde de ces deux malfaiteurs publics.

C'est un moyen expéditif et certain auquel nos valeureux pacifistes ne souscriront pas. Il aurait cependant des chances de réussir.

Henri Duchmann.

PAS DE POLITIQUE !

« Toute discussion politique ou religieuse est interdite ». Vous connaissez cette formule consignée dans les statuts — approuvée par l'Etat, monsieur — de toute société qui se respecte. Et leurs sociétés ne sont pas des... anarchistes, ils connaissent la Loi, et ils la respectent, et ils veulent qu'on la respecte autour d'eux. Il ne faudrait pas avoir l'air de les prendre pour des rien-du-tout. En réunion de commission, ne seraient-ils que trois ou quatre présents, ils élisent un président, monsieur d'orchestre, selon la loi, chargé de diriger les débats. Et si vous vous en étonnez, monsieur, c'est que vous n'êtes qu'un hurluberlu, vous ignorez les premiers devoirs du citoyen, dont il vous manque la dignité...

J'assistais un jour à une assemblée d'une coopérative de consommation. Un orateur, dans une comparaison, prononça le mot : politique. Oh ! comble de l'effronterie ! Un quidam, qui n'avait rien compris du discours que le mot fatal, lance, aussitôt imité de ses congénères, sa protestation écorchée. L'orage est déchaîné. C'est un brouhaha épouvantable. Les invectives pleuvent, les injures se croisent, les voix tonnent : Pas de politique ! Pas de politique !... Le calme à demi rétabli, l'auteur involontaire de tant de bruit essaie de se disculper : « loin de lui, prétend-il, l'intention de causer politique... » Politique !! Encore !!! Redoublement de cris, de vociférations et de convulsions, le tout accompagné de regards et de gestes furieux. Les mains, nerveuses ou épaisses, se tendent menaçantes, stigmatisant de l'index l'importun orateur qui n'en est pas le moins stupéfait... Cette scène se prolonge pendant un instant, au bout duquel ses acteurs, satisfaits de leur brillante intervention, relevaient le chef à la manière des triomphateurs, avec un restant de

courroux marqué par des secousses saccadées de la tête, ce qui voulait dire qu'ils recommenceraient bien sans de pressantes prières.

Avait-on vu comme ils l'avaient mis à sa place. Et ils cherchaient autour d'eux, dans la salle, l'approbation de quelques voisins, étourdis, muets d'étonnement et de répulsion. Non loin de moi, l'un d'eux insultait une femme qui n'avait pas eu l'heur, l'audacieuse, d'approuver cette attitude mirobolante. Tels sont, sous un jour donné, les spécimens de ces souteneurs de la Loi.

Le « mot » vient d'en haut, cela suffit. Chacun de ces énergumènes accomplit « ad litteram » les prescriptions gouvernementales, omettant de se poser les questions préalables : Pourquoi cet ordre et quelles raisons le dictent ? Dois-je m'y soumettre et quel intérêt m'y guide ?

Écoutez ! moutons de Panurge. Les gouvernants n'appréhendent pas, ne peuvent appréhender que les discussions politiques ou religieuses, sèment la désunion dans les sociétés ouvrières, puisqu'ils auraient à y gagner : leur force s'accroissant de toute la faiblesse des ouvriers isolés. Il y a donc d'autres motifs, les voici : Les conditions précaires au milieu desquelles vous vous débâtiez dans l'existence, tout le malheur social, dépendent de vos dirigeants dont la politique est le métier. Elle est la gueuse qui les nourrit sur votre peau. Voilà pourquoi les politiciens, vos pires ennemis, imposent un silence qui est leur sauvegarde. Ils craignent l'appréciation. Ils savent que les étudier, les discuter, les approfondir, serait du même coup les abhorreurs, et ils interdisent de projeter sur leur personne et leurs agissements une leur révélatrice d'ignominie.

Notre intérêt, au contraire, est de ne pas perdre une occasion de les pilorier, de susciter autour d'eux une « épugnance toute naturelle. Le péril de la désunion ouvrière n'a pas lieu de nous effrayer lorsqu'il s'agit de désunir les timorés, les stationnaires ou les ambitieux, au profit de l'union des individus résolus à marcher de l'avant, à se soustraire à la tutelle.

Creuse.

Le camarade Paraf-Javal nous remet un article intitulé *L'Absurdité des soi-disant libres penseurs. Nous ne croyons pas devoir l'insérer. Ce qui ne veut pas dire que les colonnes du Libéraire lui soient fermées.*

UN ROMAN POLICIER

Nous trouvons dans un journal qu'un ami nous envoie du Canada, une histoire fantastique dans laquelle il n'est question que de complots anarchistes, de bombes et d'assassins. Le policier qui a forgé ce roman fait preuve d'une étourdissante imagination qui laisse bien en arrière celle pourtant si fertile de Michel Zévaco.

Voici, du reste, le titre de ce roman palpitant, aux étonnantes péripéties : « Un agent de sûreté fait des révélations ! C'est tout près de nous ! Et les chapitres se suivent : La bombe ou le couteau ! Couteau anarchiste ! Le couteau ou la balle ! Secte anarchiste ! Chiffre noir ! Taverne de bas étage, etc... Je vous assure que je n'ai pas perdu mon temps à la lecture de cet intéressant feuilleton et que je le préfère de beaucoup à Ponson du Terrail.

D'après l'auteur, il paraît que la mort de Plehve est due aux anarchistes et que cet assassinat s'est tramé dans le Canada. Une société existe en effet, à Montréal, ayant des ramifications dans toutes les parties de l'univers et ses affiliés, italiens, espagnols, russes, français, grecs ont juré d'user du couteau ou de la balle contre les puissants. Un agent du service secret de l'Empire Britannique a pu pénétrer et découvrir ce mystère.

Cette secte anarchiste tient ses réunions dans des tavernes de bas étage. Ils se rangent tous autour d'une table et avant qu'elle commence la discussion, vidant une bouteille de whiskey. Dans l'une de ces assemblées, on vota la mort du roi d'Espagne, celle du Tsar de Russie et du ministre de l'Intérieur, le malheureux de Plehve. A une autre assemblée, tenue peu de temps après à Hoboken, N.-Y., le comité des dix, Conseil Suprême de l'association, tira au sort le nom de ceux des frères qu'on chargerait d'accomplir le coup résolu. L'homme qui obtenait le chiffre noir de la liste était désigné.

Les bombes qui servent à l'exécution, sont fabriquées à Paterson par deux individus du nom de Jalbonsky, juif russe et de W. C. Rensnell.

La salle de réunion a trois issues. Chaque lundi l'association donne un concert où des femmes exécutent des numéros du programme. On va par les rues recruter les gens du peuple qui sont attirés par les femmes de mauvaise vie. L'association se sert de ces êtres abjects pour recruter ses membres.

Et le roman se déroule, les incidents se multiplient plus captivants les uns que les autres. On nous raconte la mort de de Plehve, l'attentat commis contre Alphonse XIII. Il y a de quoi frémir pendant plusieurs semaines.

O Dumas, Capendu, Montépin, et vous tous, romanciers renommés, feuilletonnistes célèbres, vous n'auriez pas trouvé celle-là.

C'est égal, la lecture des journaux canadiens est amusante. Et voilà la Patrie qui brillait au premier rang par la confection des romans anarchistes, dépassée à jamais et mise en demeure de reconquérir sa place.

Le Glaneur.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance et partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LIBRE-PENSÉE ET PENSÉE LIBRE

Dogme et Liberté

J'ai trop connu de libres penseurs pour ne pas savoir qu'ils ne sont pas des penseurs libres. S'il est incontestable que leur mentalité est affranchie du joug religieux, il est aussi incontestable qu'ils subissent encore, en généralité, presque tous les préjugés sociaux. Au début de mes enthousiasmes, j'étais des leurs, pensant que le péril clérical, croyant que le joug religieux, était sinon le seul, du moins le plus grand obstacle au progrès, à l'affranchissement intégral de l'homme. A les connaître, les fréquenter, les étudier, j'en suis revenu, et m'apercevant que j'étais seulement au début de mon évolution, j'ai marché. En m'instruisant, je me suis aperçu qu'ils piétinaient. Ils me sont apparus tels qu'ils sont : des autoritaires.

Loin de moi de prétendre nier l'autorité de la pensée, qui est presque toujours la mobile des actions humaines, mais il y a loin de l'autorité, de l'idée, de la pensée, avec la pensée autoritaire : la Libre pensée dogmatique dont se réclament les endormeurs des groupements de cette école, certes anticléricale, mais non libérale.

Lorsque des hommes, même internationalement assemblés en sont encore à discuter les rapports entre les Eglises et les Etats, il y a lieu de se demander combien d'années s'écouleront encore avant de s'apercevoir qu'à peine dégagés d'une tutelle cléricale et non religieuse, ils s'enferment à outrance, de leur propre volonté, sous un joug autant maléfaisant : l'oppression de l'Etat.

Les scientifiques sommités qui ont adhéré au « Congrès de Rome » pensent peut-être fort intérieurement la vérité ci-dessus énoncée, mais laisseront agir les politiciens de tout acabit et diriger à leur profit le mouvement qui se dessine depuis quelques années. Ne sont-ils pas des professeurs, des savants officiels salariés de l'Etat, budgétivores malgré eux, peut-être, mais quand même ?

Au loin les ténèbres des hommes d'Eglise. Ceux-ci ont assez longtemps mené les hommes. Ces derniers tendent à s'en éloigner, mais leurs nouveaux bergers ramènent ces hommes, désirant s'affranchir, sous la férule de l'Etat avec toutes ses conséquences. Les nouveaux pasteurs de la Libre Pensée s'enferment dans le danger des religions, devenant de moins en moins dangereuses, à mesure que la mentalité humaine s'élève, mais ne renoncent-ils pas à leur faire ouvrir les yeux sur ces dangers immédiats : le hideux militarisme, l'odieuse capitalisme.

Les socialistes prenant part à toutes les joutes oratoires se joignent, eux aussi, de l'ignorance populaire *vox populi, vox dei* clament-ils, et, flattant l'esprit simpliste des foules, ils se les attirent pour mieux les gouverner ; et, au pouvoir, ils considèrent le peuple *vulgum pecus* comme le mouton à tondre, la vache à lait bonne à traire, l'ignorant exploitable. Sous le couvert de la Libre Pensée, ils désirent jeter par dessus bord l'Etat clérical d'hier pour implanter l'Etat laïque de demain. Le dogme futur chasse le dogme ébéli.

Qu'importe cette poussée aux penseurs libres ; ces derniers ne sont-ils pas les éternels dupes de l'autorité, sous quelque forme à se produire, sous un mensonge nouveau à revêtir ?

Qu'importe aux libertaires de savoir si les subsides de l'Eglise seront ultérieurement fournis par l'Etat ou par les communes, si les locaux où se débilitent les âneries religieuses seront la propriété de l'Etat — le maintien du *statu quo* — ou laissés en usufruit aux cléricaux ? Autant de questions oiseuses pour des hommes libres ayant depuis longtemps rejeté tout dogme et ne mettant jamais les pieds dans des bâtiments émasculateurs.

On ne discute pas avec l'ignorance, on fait table rase de la bêtise et du mensonge. De même qu'on écrase un être maléfaisant. L'édifice religieux doit être détruit. Mais allez donc entretenir nos libres penseurs des seuls projets énergiques pouvant donner toute satisfaction à la seule pensée libre, ils en pousseront des cris, ces rouges jésuites ; fi donc, leurs femmes ne pourraient plus aller à la messe ! Cependant, la torche seule, vengeresse, est capable de purifier l'air autour des monuments désuets. La féodalité a eu ses châteaux, monuments de crimes ; ils sont disparus. Les religions ont leurs églises, monuments d'erreurs ; ils doivent tomber. Aidons le temps à les saper et précédon-le comme les « Jacques » ont, à leur époque, précédé par leur énergie et leur violence à la ruine du Moyen-Age.

Les hommes des temps modernes proclament l'infailibilité de la science en la ville éternelle à la porte du vieil imbécile siégeant au Vatican, c'est très bien ; qu'ils agissent révolutionnairement à démanteler l'édifice religieux sera encore mieux. Les vaines formules sont impuissantes, les actes seuls sont vengeurs et trouveront écho en la pensée libre.

Que les libres penseurs d'aujourd'hui fassent un suprême effort — au lieu de subir un Etat lequel se prépare à toujours mieux asservir, toujours mieux exploiter, prêt à toutes les concessions, faisant toujours risette aux religions, dont il ne se séparera qu'à contre-cœur — viennent à la pensée libre, non dogmatique, seule libre examinatrice des faits positifs, des découvertes scientifiques et des vérités philosophiques, et c'en sera fait des religions de toutes sortes et des autorités stupides, toujours broyées de valeureux tempéraments et de claires intelligences.

L'individu, au lieu de râler parmi la masse, se développera au sein de celle-ci et les efforts ne seront plus vains à la conquête de toujours plus de liberté, de toujours plus de bonheur.

Félix Troupy.

Logique Néo-Malthusienne ⁽¹⁾

(Suite)

Je crois avoir suffisamment démontré, d'après les statistiques eux-mêmes, qu'il ne fallait pas se baser sur les conclusions de la statistique. Mais ce n'était là qu'un point secondaire. En admettant même que la statistique soit une science sérieuse et que les chiffres fournis par les néo-malthusiens soient exacts, il resterait à démontrer que le manque de subsistances est dû à l'accroissement de la population.

Je prétends que, même s'il est vrai que les subsistances font défaut, il faut en chercher la cause ailleurs que dans le très grand nombre de naissances. J'ai déjà expliqué que la mauvaise répartition des richesses sociales, le manque d'équilibre entre la production et la consommation, le parasitisme des uns, les efforts inutilement dépensés des autres, sont autant de raisons pour qu'il n'y ait pas de quoi nourrir toute la population.

J'ai noté également le phénomène économique qu'on peut observer dans la société capitaliste. La valeur d'un produit diminue d'autant que ce produit est plus abondant. Dans les « contradictions économiques » Proudhon disait : « La valeur décroît comme la production de l'utilité augmente, et un producteur peut arriver à l'indigence en s'enrichissant toujours... Il ajoutait : « Trois années de fertilité dans certaines provinces de Russie sont une calamité publique comme dans un vignoble, diverses années d'abondance sont une calamité pour le vigneron. »

Engels dit d'autre part : (Le Socialisme utopique et le Socialisme scientifique) : « C'est la concurrence vitale darwinienne transplantée de la nature dans la société avec une violence puissante. La sauvagerie animale se présente comme dernier terme du développement humain. L'antagonisme entre production sociale et appropriation individuelle capitaliste a pris la forme d'antagonisme dans l'organisation de la production dans chaque fabrique particulière et d'anarchie de la production dans la Société toute entière. »

Il y a, en effet, dans la société présente, tant d'illogisme, l'organisation de la production et de la consommation est faite de façon si anormale qu'il y a lieu de s'interroger, contrairement aux malthusiens, que la misère ne survienne pas d'avantage.

Faites le compte de l'argent et des efforts gaspillés, sans utilité ni profit pour personne. Prenez, par exemple, le Militarisme : en France, le budget s'élève (pour l'année 1893) à 1 milliard 118 millions 703,973 francs, avec un contingent de 627,450 hommes et 123,373 chevaux. Si l'on évalue seulement à 3 francs la journée d'un homme et à 2 francs celle d'un cheval, on trouve en travail perdu une somme de 2 millions 127,000 francs. Multiplications maintenant ce chiffre par 300, nombre moyen des journées de travail dans une année et nous obtenons 635 millions 129,000 francs. Soit donc pour les dépenses totales de la guerre pendant une année, 1 milliard 754,373 francs. (2).

Essayez maintenant de vous rendre compte de ce que représente en progrès industriel et social, en éducation, en hygiène, etc., une somme pareille.

Et ce qui est vrai pour le militarisme l'est aussi pour toutes les autres institutions sociales. On peut faire le compte de ce que coûtent la magistrature, le clergé, le parlementarisme, la police, les prisons, les administrations, etc. Comment voulez-vous dès lors que les productions suffisent à assurer l'existence d'un aussi grand nombre d'inutiles et de parasites ?

En résumé, la solution du problème ne consiste pas à diminuer le nombre de naissances, mais à transformer radicalement les conditions économiques. Faites-nous une société sans juges, sans soldats, sans curés, sans ondes-de-cuir inutilisées, sans intermédiaires entre producteurs et consommateurs ; une société où chacun consommera dans la mesure de ses besoins ; où les produits ne seront pas inutilement gaspillés ; où les procédés scientifiques seront appliqués à l'agriculture comme à l'industrie (culture intensive, maraîchère, etc.) et où l'on arrachera au globe tout ce qu'il peut rendre en nourriture ; une société, enfin, d'où auront disparu les antagonismes sociaux de l'heure actuelle, et nous verrons bien si les subsistances ne suffisent pas à la population.

Battus sur ce terrain, les néo-malthusiens se réfugient sur un autre. Les voilà qui nous parlent de l'avenir et nous le dépeignent sous les plus affreuses couleurs. Si nous ne nous décidons pas à limiter le nombre des naissances, on nous prédit d'effroyables catastrophes. Disons en passant que se baser sur le manque actuel ou éventuel de subsistances pour mettre la femme en demeure de faire le moins d'enfants possible, c'est l'empêcher d'être mère à son gré (elle en a cependant le droit aussi), c'est qu'on le veut ou non lui imposer un devoir ainsi que l'a écrit Francis.

Dès qu'il s'agit de l'avenir, on ne peut que formuler des hypothèses en se basant sur les observations présentes. Dire que si la population continue à s'accroître, le problème de l'alimentation deviendra insoluble est une hypothèse insoutenable. D'abord, le globe ne peut produire de la vie organique indéfiniment, le jeu des combinaisons chimiques étant limité et l'équilibre entre subsistances et population ne pouvant se rompre. Ensuite, d'autres conditions aujourd'hui inconnues, peuvent intervenir. Ceci, par exemple, dont Marestan a déjà parlé, que la faculté procréatrice de l'homme s'affaiblisse, (cela paraît même démontré aujourd'hui par l'observation scientifique qui a établi que les cérébraux se reproduisent dans des proportions beaucoup plus faibles que les brutes ancestrales).

Et puisque nous sommes sur le terrain des hypothèses, qu'on ne permette d'en finir à mon tour. C'est mon droit comme celui des malthusiens. Rien ne m'empêche d'imaginer l'homme évoluant, se dégageant de plus en plus de l'animalité et en arrivant, ses besoins s'affaiblissant graduellement, à se nourrir avec peu de choses. Reste la question de la place occupée par la population. On peut encore supposer que l'homme s'amoindrit physiquement et diminuera de corpulence (l'hypothèse n'a rien de fantaisiste si l'on compare l'homme des cavernes à M. Combes) ; qu'il pourra se caser à la fois sur terre et sous terre, dans l'eau (cités lacustres), dans l'air (pourquoi pas ?) etc., etc.

On le voit, le champ est vaste et l'imagination peut se donner libre carrière. Voilà ce que c'est que de faire un voyage dans le futur. Et rien n'établit que nos hypothèses soient moins fondées que celles des néo-malthusiens.

On pourrait traiter la question à d'autres points de vue et examiner d'autres détails. Par exemple, quand Robin manifeste la crainte qu'avec la procréation sans limites, le nombre des jaunes et des brutes s'augmente, on peut objecter qu'avec son système, seules les intelligents et les conscients feront peu ou pas d'enfants pendant que les brutes et les ignorants se reproduiront sans contrainte, ce qui nous préparent une jolie sélection à rebours.

Mais je préfère me résumer. Tant qu'il s'agit de liberté individuelle et d'hygiène des sexes, je

suis avec Robin ; ou je refuse de le suivre, c'est sur le terrain économique. Faire de la limitation des naissances une arme révolutionnaire, le moyen par excellence d'affranchissement me paraît une solution singulière au problème social. Cela est d'autant plus cocasse qu'il est absolument impossible de prouver : 1° Que les subsistances ne sont pas actuellement suffisantes (des chiffres l'ont établi et des chiffres ont prouvé le contraire, et que même, cela étant vrai, il faut en chercher la cause dans l'accroissement de la population) la mauvaise répartition des richesses, le non-emploi des activités humaines, en un mot tout l'odieux système actuel paraissant être des causes beaucoup plus évidentes ; 2° Qu'il y ait lieu de s'appréhender devant l'avenir parce qu'on ne peut que formuler des hypothèses contradictoires et qu'en tout cas, c'est plutôt l'avenir des générations futures que la nôtre.

Et je crois que le mieux que nous ayons à faire, c'est de procéder sans tarder à la Révolution sociale. Après, nous verrons.

Victor MERIC.

ERREUR DE MOTS

Dans sa classification d'anarchistes le camarade Niel a fait preuve de beaucoup d'ingéniosité mais de peu d'exactitude ; ce n'est pas certes que les différents classes qu'il signale n'existent pas, mais il les désigne mal.

Ainsi à mon avis ceux qui ont fait trois pas en dehors de la tour d'ivoire, ont fait trois pas en dehors de l'anarchie ; ceux qui ont fait deux pas... (même raisonnement) ; ceux qui ont fait un pas... (toujours même raisonnement), et ceux qui sont restés dans la tour d'ivoire sont ceux qui seuls sont devenus anarchistes.

Les autres sont devenus socialistes révolutionnaires, socialistes réformistes, etc., etc. ; et comme sur la route des concessions il n'est pas possible de s'arrêter, attendons-nous à les voir rétrograder encore et ne les regrettons pas : ils n'avaient jamais été VRAIMENT anarchistes.

Louis Roncile.

La Comédie Anticléricale

Le gouvernement combiste est un comique chevronné. Avec des mines à se tordre irrésistiblement, il fait tantôt la nique, tantôt risette aux vilains bougres que sont les prêtres.

An ! leur dit-il, messieurs les serviteurs de Dieu, vous voulez dominer l'Etat. *Nenni da* ! plus fort que vous, le gouvernement restera le maître. La suprématie laïque est le credo de la République.

L'Eglise est une puissance de second rang. L'Etat est le suprême moteur de la société.

Le Pape actuel, Vénitien brutal, a violé le Concordat ; des évêques, après avoir respecté les lois républicaines, se sont jetés dans les bras de Sarto. — Maladresse nuisible à la querelle parlementaire.

Vos actions irréfléchies ont brouillé la sérénité de Rouvier, le classicisme de Chaumié, le far niente intellectuel de beaucoup de représentants du peuple.

Ces aimables députés, pour qui le *statu quo* est le mol oreiller de leur sage indifférence, obligés de résoudre les problèmes religieux, sont aujourd'hui profondément empêtrés.

Comment se tirer du guépier où les a jetés votre ardeur guerrière ?

— La séparation des Eglises et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, le rappel de l'ambassadeur du Vatican, — quelles épinas au pied des ménages de chèvres et de choux !

Moi, illustre Combes, président du conseil des maroquiniers, je lutte avec douleur contre le clergé. Lui enlever la patée, le détacher de l'Etat, contraindre ainsi les croyants à le nourrir, le veiller et l'héberger, ou cela me mènera-t-il ? La France, débarrassée des bandes monastiques, sera en veine de transformation. Elle voudra aller plus loin, ses exigences se feront de plus en plus impérieuses ; seule avec l'Etat, déjà visé par ces gredins d'anarchistes, ma précieuse France s'aviserait peut-être de douter de l'utilité de l'Etat. Grands Dieux, ce serait le comble de l'abomination, symptôme de la désagrégation finale. Brisez ce calice.

Le peuple, à savourer un peu de liberté, s'orienterait vers l'indépendance totale. Ni Eglise ni Etat, fichtre ! Fini de rire aux dépens des gouvernés, élément fertile en délices pour autrui.

Pas de curés ou abbés entretenus par l'Etat, oui, si les travailleurs nous acculent au divorce ; mais plus d'Etat, ah ! non, morbleu ! Pas cela, Lisette !

Pourquoi le chef de la chrétienté méconnaît-il le principe d'autorité ? L'autorité est un bloc. Autorité laïque, autorité religieuse, la disjonction de ce bloc devrait être impossible. L'Etat et l'Eglise sont faits pour s'entendre ; l'un et l'autre pourraient vivre en harmonie puisque leur rôle est semblable : discipline des esprits, obéissance des sujets.

Mais le pouvoir, paraît-il, peut-être en opposition avec un de ses aspects.

L'Eglise veut supplanter l'Etat ; celui-ci, habile dans l'exploitation des masses, desserrera à regret le joug clérical, laissant néanmoins subsister le joug civique.

Puisque le malheur des temps m'a jeté dans le courant antireligieux, je promets pour les calendes grecques la séparation des Eglises et de l'Etat et autres joujoux pour réformistes essouffés.

Tous mes discours sont destinés à amuser la galerie. La presse les commente parce qu'atteinte d'indigence mentale.

Faute de grives on mange des merles. Je donne aux prolétaires des prêtres à manger.

Antoine ANTIGNAC.

Nous prions nos correspondants et les camarades, secrétaires de groupes, qui nous envoient des articles et des communications, de faire en sorte que leur copie nous parvienne le mardi soir au plus tard ; faute de quoi nous ne pouvons garantir l'insertion en temps utile.

(1) S'adresser aux bureaux de Régénération, 27, rue de la Dûée.

RÉPONSE

Eh ! que m'importe le langage de Malthus, J.-B. Say, Thiers, Ricardo, etc., etc. ?

Si Mérie tient à faire preuve d'érudition, il peut continuer ses citations, mais, à franchement parler, elles ne prouvent aucunement que les libéraires aient abouti pour leur compte des arguments employés par les bourgeois et les réacteurs de tous genres.

La société actuelle repose sur une base juste, affirment les écrivains bourgeois sus-nommés, la misère est un mal inévitable, celui qui est condamné à mourir de faim doit accepter son sort sans murmurer.

Nous vous disons : « Tous les êtres ont le même droit à la vie, au bonheur ; l'ordre social actuel qui n'assure pas à chacun le libre exercice de ses facultés est donc mauvais et à renverser. Opprimés, ne comptons que sur nos propres efforts pour abolir le système capitaliste qui permet aux uns de vivre aux dépens des autres, préparons nous à la lutte définitive qui libérera l'humanité tout entière. »

Parmi les moyens nous permettant de développer assez nos forces physiologiques et intellectuelles pour faire le dernier pas de l'affranchissement et agir promptement et sûrement, nous voyons, à côté de l'augmentation des salaires et de la diminution des heures de travaux manuels, la « grève des ventres » (Toute cessation du travail, travail procréateur ou autre, toute grève pouvant être intermittente, nous entendons par là tout autant faire peu d'enfants que ne pas faire d'enfants.)

Nous n'avons certes pas l'intention de distribuer des volées de coups de triques à ceux qui engendrent autant de fois que possible, mais nous croyons que les charges familiales, excessives, empêchent un grand nombre d'exploités de devenir des révolutionnaires, vu que, même si le salaire n'est pas dérisoire, le travailleur trouve alors bien difficilement assez de temps et de ressources pour prendre conscience de ses droits par la lecture, la discussion, les réunions publiques, vu que, même si le père arrive à s'emanciper, la mère, toujours confinée dans l'intérieur et n'ayant pas un seul instant à donner à la réflexion, ne peut laisser à ses idées laces, étroites, mesquines et oblige, par ses pleurs et ses reproches plus ou moins amers, le mari ou l'amant à taire ses opinions et à renoncer à la révolte, vu que l'on risque moins facilement la prison, le renvoi de l'usine, la perte de son gagne-pain quand l'on a derrière soi toute une armée de petites bouches avides.

Il ne nous semble donc pas erroné de dire que le ralentissement du nombre des procréations, effet du paupérisme d'une part, peut, d'autre part, accroître la vitesse du mouvement révolutionnaire.

Que l'on nous comprenne, nous ne disons ni que limiter les naissances soit le seul moyen d'émancipation, ni que le fait même ait une portée révolutionnaire, c'est la manière dont on emploie ses forces non diminuées qui donne une influence à la stérilité volontaire et, de même que l'augmentation des salaires, l'arme est à deux tranchants : si l'individu a la mentalité bourgeoise (et il y en a plus d'un parmi les prolétaires), il ne pensera qu'à dorer ses chaînes au lieu de chercher à les briser ; mais, demandant aux opprimés de reprendre leurs charges familiales pour profiter de l'éducation révolutionnaire qui, chaque jour, prend plus d'extension, nous croyons que, moins d'enfants c'est moins de trêves, préparons-nous à la lutte définitive à plaisir et plus d'antimilitaristes d'anticapitalistes et de femmes conscientes. Trop nombreux, les petits empêchent les parents de se préparer et de les préparer à opérer le changement social.

Je constate que notre raisonnement n'a rien de commun avec celui des réacteurs.

Certains néo-malthusiens, ayant foi en les chiffres, voudraient que l'équilibre entre la population et les subsistances fût établi avant la Révolution sociale. Que l'on attache leurs calculs, qu'on leur dise que, étant donné le nombre actuel d'individus, l'abondance règnera, sitôt la réorganisation du travail, sitôt l'abolition du régime capitaliste, oh ! cela je l'admets parfaitement, mais je proteste quand on les accuse d'être les défenseurs de l'ordre social existant.

Quiconque veut pour tous la liberté intégrale peut trouver qu'il est superflu de s'occuper du trop grand nombre possible d'individus, car, si je ne partage pas l'avis de ceux qui prétendent que, l'éducation intégrale appliquée, la liberté de la maternité admise, aucune femme ne sera plus mère, je crois qu'alors bien peu de femmes feront beaucoup d'enfants.

Cependant, étant donnée la tendance de la plupart des hommes révolutionnaires à exalter la fécondité naturelle, il est bon, me semble-t-il, de faire observer que, si l'on n'avait pas recours à l'amour volontairement stérile, fatalement l'on serait obligé de défricher tous les terrains, de détruire tous les sites pittoresques, je pense au charme des forêts solitaires, aux besoins des artistes pour lesquels la contemplation d'un beau point de vue est une joie sans égale, et alors je m'écrie : Eh quoi ! tandis que limitant volontairement leur nombre par l'amour pour l'amour, il sera relativement facile aux hommes d'avoir la vie matérielle assurée, sans saccager toutes les merveilles de la nature sauvage, si la population allait au delà de certaines bornes on serait forcé de ne plus voir que des champs de blé, de pommes de terre, de carottes, des arbres fruitiers soigneusement cultivés, convenablement espacés et vous venez nous chanter les louanges des nombreux, très nombreux enfantements. Oh ! place à l'art, place à toutes les joissances qui ne peuvent nuire à autrui !

Quant à l'émigration, obligatoire quand la population est très dense, elle n'est pas

sans danger : il faut compter avec les climats meurtriers. Beaucoup de révolutionnaires ont l'air de l'oublier.

Enfin, je le répète, si, plus tard, en un milieu libéraire, l'on essayait de procréer inconsidérément, je crois qu'alors on s'apercevrait de l'importance sociale que renferme la limitation volontaire des naissances, ne serait-ce que du point de vue de l'éducation. Pour faire des êtres capables de respecter et de favoriser la liberté des autres en le travail, en l'amour, en la procréation, pour faire des êtres sachant comprendre le bonheur d'autrui, sachant mesurer la portée de leurs actes sur la société, on ne saurait trop veiller sur l'enfant. D'où la nécessité sociale, même quand notre idéal sera devenu une réalité, de ne pas engendrer autant de fois que possible.

Conclusion : Je ne me contente pas de revendiquer la libre maternité, je considère la fécondité maternelle comme un des dangers sociaux non à la manière de Malthus comme le danger social. A cette époque, qu'il s'agisse de l'esclavage passé et présent ou de la liberté future, qu'il s'agisse des relations des hommes entre eux avec les autres forces de la nature, les conditions de la procréation et les conditions du travail me paraissent avoir la même importance.

Jeanne Dubois.

Couple Princier

Le Journal du 11 septembre dernier, reproduit la photographie de deux fiancés de marque : le prince Guillaume et la duchesse Cécile de Mecklembourg-Schwerin.

Ce couple, parce qu'il est formé de la race maudite des maîtres du monde, ne nous inspire aucune sympathie. Mais, nous ne pouvons nous empêcher de constater que cette photographie dégage une impression de jeunesse et d'abandon contrastant singulièrement avec la froideur solennelle des cours. Quelle fraîcheur, quelle confiance en la vie, se lit sur le visage de la fiancée, et quelle naturelle simplicité dans son attitude ! Et chez le fiancé dont le bras presse doucement celui de la femme promise à ses ébats, quel air de jeunesse triomphante. Comme on sent qu'à cette minute la souveraineté qu'il ambitionne n'a d'autre objet que l'amour !

Une chose frappe l'esprit dans l'examen de cette photographie : le modernisme du costume, l'élégance sobre des lignes. Ne dirait-on pas un jeune couple parisien accomplissant son exode, dominical aux bois de Chaville ou de Viroflay, un couple prêt à chanter l'éternelle « Légende du cœur » :

Nous irons tous deux ma gentille
La main dans la main
Le long du chemin
De la vie.

La tradition s'efface devant la mode et le progrès. La vieille âme royale subit un rude assaut, en attendant qu'elle disparaisse complètement.

L'amour chez deux êtres qui se complètent harmonieusement, procure des satisfactions dépassant singulièrement les petites vanités du pouvoir.

L'amour, le plus vital de tous les sentiments, règne indifféremment sur tous les coeurs. Il accomplit des prodiges. Il dégage des âmes les plus obscures, des trésors de tendresse ; il éveille dans le tréfonds de l'être, des transports suaves et des délices suprêmes ; il est vraiment le « génie de l'espèce » ; il est le dominateur de nos existences, le créateur de nos individualités, et comme l'a dit Michelet dans la « Femme », le grand aiguillon de nos actions humaines.

L'amour est, par excellence, le niveleur des classes sociales. Il réunit des coeurs que des intérêts bourgeois séparent. Nulle frontière morale ne peut briser le sincère élan de deux coeurs épris. Mais, malheur, à qui s'est placé en dehors des conventions atrophiées ! « La société est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertume à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné. » (Adolphe Benjamin-Constant).

Seules, les âmes bien trempées, les âmes hautes que l'amour passionné console des turpitudes sociales, peuvent dédaigner l'opinion du monde.

Malgré les entraves qu'on lui suscite, l'amour établit partout sa domination. Il éclôt dans les milieux dont on voulait lui interdire l'accès. Son irrésistible poussée bouscule tous les préjugés. Sa force, telle celle d'une plante vivace, peut être déviée, elle n'est jamais anéantie !

Le protocole suranné des Cours, la des-séchante étiquette, semblent bien les plus mortels ennemis de la tendresse amoureuse. Aussi, le vice sévit-il furieusement en ces milieux déléterés. Il n'empêche que l'amour vrai, l'amour pur de tout calcul, affirme sa royauté triomphante jusque dans les palais. Des princesses rachètent par l'adultère, la souillure de leurs mariages sans amour.

Le jeune couple princier, qui inspira cet article fait partie, en ce moment de la communion humaine. L'amour de ces deux jeunes gens est une fleur rare poussée sur les ruines de la vieille société ! Mais cet amour se flétrira dans l'atmosphère corrompue des Cours. Leurs enfants seront des produits malfaisants comme eux-mêmes ne sont que des instruments de la compression vitale de la funeste autorité. De la joie de leurs corps, doit naître non des êtres bons, destinés à leur tour à transmettre la vie, mais des parasites de l'espèce la plus dangereuse.

Nous saluons les princesses qui se libèrent, mais nous mandisons tous ceux dont le rôle est de restreindre la vie, si belle dans ses incessantes et vertigineuses transformations.

Noute.

LE CULTE PATRIOTIQUE

Le patriotisme... Religion bien vieille déjà, mais toujours nouvelle quand même, toujours féline ; elle a ses fidèles, les exaltés du drapeau. Ceux qui devant leurs yeux voient toujours l'étendard sacré et lui mettent comme des cors pour mieux en faire ressortir la beauté, une charognarde inexprimable de morceaux de cadavres humains, étendus là sans savoir ni pourquoi, ni comment... Hommes tués pour et par le bon plaisir des maîtres qui, vivants, les oppriment et qui morts, se font un piédestal de leurs restes et baptisent leurs palais avec leurs os...

Comme le taureau s'emballa et roula des yeux furibonds lorsqu'il vit le rouge, aux lies fidèles bavaient de fureur lorsqu'ils entendirent prononcer le nom d'étranger... d'allemand... d'anglais, c'est l'ennemi disent-ils et ils pointent vers lui leurs cornes, des cornes faites avec des oreilles d'ânes... Ça va là qui se pâment devant les trois couleurs ce sont les dévots.

Religion qui pour eau bénite, prend du sang, elle possède ses saintes, ses saints à qui la foule fanatique des croyants élève des statues et chante des hymnes de gloire...

Elle entoure d'une auréole d'or la tête de Jeanne d'Arc, de Napoléon et la masse des adorateurs, des disciples, des égarés aussi vient derrière les fanfares éclatantes et les drapeaux déployés porter des palmes aux pieds des idoles...

Les cérémonies rituelles s'accomplissent à certaines époques, sur les champs de bataille et l'on voit des masses de gens se faire tuer pour l'honneur du drapeau... pour la gloire de la patrie... motif avoué, battage, en réalité pour le bénéfice de ceux qui s'enrichissent du sang des travailleurs.

La Religion du sang a eu ses grands jours ; elle a Austerlitz, Iéna, elle a aussi Waterloo, Sedan. D'aucuns rêvent de revoir ces grandes époques ; que leurs vœux soient exaucés, nous saurons en profiter...

Idees religieuses qu'un coup de pince pourrait faire tomber, elle a besoin de se consolider, de se perpétuer, elle a son catéchisme.

Catéchisme rabaché aux oreilles, à tous les sens de l'enfant dès son plus jeune âge et à toutes les époques de sa vie.

Le gosse s'ingurgite régulièrement à l'école, sa petite tranche d'histoire, disant la gloire de Du Guesclin, de Napoléon, et ses chants au sortir de l'école sont de longues tirades clamant la gloire de la Patrie, la grandeur des épopées.

La Patrie a eu ses martyrs, modestes héros, honnêtes gens qui se sont sacrifiés pour un semblant d'idée ; Rideau derrière lequel se cachaient les appétits et la gloire de bandits couronnés ou non... Elle a eu ses Judas : Bazaine.

Le Patriotisme est un dogme qu'il ne faut pas discuter car il s'effrite et tombe, vermoulu... Religion de brutes, il devrait prendre pour emblème un squelette.

La croyance patriotique, religion basée sur l'incel est pourtant un des fondements des iniquités sociales. Il importe de s'en débarrasser au plus tôt et par tous les moyens. Combattions en son essence et dans son effet. Dans son essence en tant qu'idée, et dans ses effets : le Militarisme.

Comme l'idée Déiste avait accouché de toutes les sectes juive, protestante, catholique... avec toute leur ribambelle de prêtres et de clerges, l'idée patriotique devait accoucher de l'Armée.

La Patrie c'est l'idole, c'est le Dieu ; les galonnés, les émanchés c'est le corps prédicant, c'est l'assemblée des prêtres ; les soldats sont les clerges qui servent la messe dite en l'honneur de la Patrie.

Eux, les petits piouspious, sont les hommes arrachés à leur vie pour être changés en esclaves. Beaucoup contre leur gré, pris de force et sous la menace du gendarme. Tempérament d'esclaves déjà, car ils ont aussi la religion de la Loi, la peur de Pandore.

Ceux-là sont les résignés, ceux qui, si en certaines occasions ont un murmure de désapprobation ne peuvent faire le geste de révolte, parce qu'ils ne savent pas, parce qu'ils ont peur. Peur d'épouvantail que leur frousse seule fait exister. Ils sont servants malgré eux, car ils ne veulent dire non.

Mais nous qui ne croyons pas plus en cette Patrie que nous ne croyons en Dieu, ne devrions-nous pas nous révolter, refuser d'être les clerges d'un culte dont nous rions, dont nous reconnaissons la fausseté !

N'y a-t-il pas là une annihilation de nous-mêmes, l'étouffement complet de notre personnalité lorsque nous endossons le froc militaire ? Si. C'est une défaillance, et combien d'énergies l'ont subie ! qui, pendant trois ans, ont constitué leur volonté et ont été obligés d'enterrer toutes les ignominies militaires ? Si n'appartient à personne de juger les actes

d'autrui ; personne n'est à excommunier. Mais voici ce que je dirais aux jeunes :

Faisons acte d'énergie, ayons du cœur ; lançons notre clameur de révolte d'hommes libres à la face des maîtres, et le jour où le devoir sacré de défendre nos oppresseurs nous appellera, ayons le courage de dire : Non. Ayons l'énergie d'aller jusqu'au bout.

Assez de déclamations : des actes. La société ne tient que grâce à la lâcheté des foules ; en bien portons les premiers coups ; marchons en avant, et si nous sommes condamnés à mourir sans avoir vu de changements, si toujours nous devons être écrasés, toujours vaincus, ne nous laissons pas faire sans essayer de réagir.

Jeunes énergiques, refusons d'être esclaves. Traduisons par des faits notre pensée. Camille FAVIER.

AGITATION

ESPAGNE

L'attitude provocatrice du gouvernement de M. Maura a éveillé, en Espagne, les énergies révolutionnaires. C'est ainsi que dernièrement deux bombes de dynamite ont fait explosion, la première au Palais de Justice de Barcelone et l'autre dans un couvent de la même ville. Les dégâts occasionnés par ces explosions ont été énormes.

Le gouvernement a, selon sa coutume, mobilisé toute la police, laquelle a effectué une véritable *razzia* parmi les libertaires ; ces arrestations arbitraires n'ont donné aucun résultat.

D'autre part, on a arrêté à Madrid, au domicile de notre confrère du *Releido*, un camarade dans les poches duquel on avait, paraît-il, trouvé des cartouches de dynamite. Cette affaire est un peu mystérieuse et il se pourrait bien qu'on se trouve en face d'une invention policière.

BOHEME

Les mineurs se sont mis dernièrement en grève. Notre confrère *Omladina* qui les défendait a été immédiatement poursuivi. Tous les rédacteurs furent inculpés et on les retient sans que l'on sache au juste pourquoi. Le gouvernement veut à tout prix détruire le journal, mais il n'y réussit pas, car un autre camarade vient d'en prendre la direction.

Les anarchistes veulent répondre aux provocations gouvernementales par une grève générale des ouvriers tchèques, mais les social-démocrates qui sont maîtres des syndicats se refusent à les suivre dans cette voie. Après avoir refusé de convoquer les ouvriers à une réunion générale, ils ont contraint les mineurs à céder pour le moment.

On le voit, la tactique des socialistes est la même dans tous les pays.

L'Internationale Antimilitariste

PARIS

III^e. — Samedi 1^{er} octobre, à 8 h. 1/2 du soir, à la maison du Peuple, 20, rue Charlemagne, meeting antimilitariste, avec le concours de Grégoire, qui parlera sur le « régime militaire », ses crimes ; Frimat, sur l'armée, instrument du capital, etc... Entrée gratuite.

XVIII^e. — Une section importante vient d'être fondée dans le 18^e. Un appel pressant est adressé à tous les antimilitaristes du quartier. Vendredi soir, à 8 h. 1/2, salle Seigneur, 18, rue Clignancourt, réunion des adhérents, causerie par Miguel Almeréyda sur le rôle de l'Internationale.

X^e arrondissement. — Tous les antimilitaristes, sans distinction d'école, désireux de fonder une section de l'A. I. A. dans l'arrondissement, sont invités à assister à la réunion préparatoire qui aura lieu le jeudi 6 octobre, salle Coste, 14, boulevard Magenta. Causerie par un camarade sur l'Internationale.

PARIS, XX^e arrondissement. — Association Internationale Antimilitariste des Travailleurs (20^e section). — Grand meeting organisé par la 20^e section de l'Internationale, le 8 octobre avec le concours de divers orateurs du parti.

PUTEAUX-SURESNES. — Vendredi à 8 h. 1/2, rue Mars et Roly, au restaurant coopératif, causerie par un camarade sur l'insurrection. Brochures, journaux. Présence indispensable de tous les adhérents. Communications urgentes.

NOGENT-LE PERREUX. — Une section de l'A. I. A. vient d'être créée.

CHALON. — La section de l'A. I. A. se réunira le samedi 1^{er} octobre, café Jaudot, rue d'Aulun. Tous les camarades qui veulent combattre le Militarisme sont priés d'y assister.

CLERMONT-FERRAND. — Une importante section a été fondée dans cette ville par notre camarade E. Girault. François Doué, menuisier, Barrière des Petites Buttes, recueillera les adhésions.

DESSERTINES (Ailier). — Une section de l'A. I. A. a été fondée après la conférence d'Ernest Girault. Vu la proximité de Montluçon, c'est le secrétaire de la section de cette ville, A. Martinat, 55, rue Denis Papin, qui se charge de la question de la section de Dessertines.

FOURCHAMBAULT (Nièvre). — S'adresser pour tout ce qui a trait à cette section, à Four-nie Louis, 22, rue Gambetta.

LA CHARITE (Nièvre). — A l'issue de la conférence Louise-Michel-Girault, une section a été instituée. C'est le camarade Bordereau, vétérinaire, qui en a pris le secrétariat.

MARSEILLE. — Samedi 8 octobre, bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11, à 9 heures du soir, causerie par E. Merle sur la « Nouvelle Internationale », son rôle, son action. — Disposition à prendre pour les conférences, Miguel Almeréyda, Francis Jourdain et Victor Méric du Comité National. On recueillera les nouvelles adhésions.

NEVERS. — Une section a été fondée par A. Girault. S'adresser tout ce qui la concerne à Gauthier, 8, rue du Fer.

PAYS-BAS. — Dans la revue belge *Ontwakene* (Le Réveil) notre camarade Domela Nieuwenhuis répond d'une façon définitive aux critiques formulées par tous les Cornelinen de Hollande. Ces critiques, on les connaît pour les avoir entendus ressassés par les Purs de Paris.

En quoi, dit Domela, avons-nous été intolérants ? Parce que nous avons refusé certains concours. Pouvions-nous raisonnablement coopérer à l'œuvre antimilitariste avec des gens qui font mine de désirer la paix, mais ne risquent pas un geste pour en finir avec les guerres et les armées ? A ce compte-là, nous aurons dû accepter parmi nous, le gai Nicolas, ami de la paix et même Sa Sainteté Pie X, autre ami de la paix.

Nous ne pouvions accepter parmi nous les membres de la Ligue de la Paix, pas plus que les social-démocrates qui souhaitent une armée populaire. Pour des raisons semblables, nous avons dû nous séparer des anarchistes, dits chrétiens.

Du reste, ajoute Domela, on ne peut nous dénier le droit de collaborer avec qui nous plaît.

Nous avons fait un appel, dit-on, à tous les antimilitaristes. C'est exact. Mais non pas à tous ceux qui se *parent* antimilitaristes. Notre formule : Pas un centime, pas un homme par le militarisme, était suffisamment explicite.

Et Domela conclut que la seule tactique à adopter contre le militarisme, c'est la violence. L'adoption qui voudra et que ceux à qui elle ne convient pas se séparent de nous.

ALLEMAGNE. — Le « Moniteur de l'Empire allemand » publie un décret défendant aux réservistes de manifester leurs idées dans les casernes, ainsi que l'introduction de brochures et journaux avancés.

Ce décret recommande, en outre, de dénoncer à leurs chefs ceux de leurs camarades qui ne se conformeraient pas aux instructions du dit décret.

ESPAGNE. — Le « Productor », le journal qui, à Barcelone, a secondé la campagne antimilitariste, telle que la conçut le Congrès d'Amsterdam, vient de disparaître. Son directeur, notre camarade *Leopold Bonafulla* vient d'être arrêté.

Malgré les brutalités policières et les persécutions du gouvernement, de nombreux comités et groupes secrets sont constitués. L'Internationale est en bonne voie.

ARGENTINE. — Un Congrès ouvrier vient d'avoir lieu auquel tous les révolutionnaires ont pris part.

Entre les différentes motions adoptées, nous copions celle-ci :

« Le Congrès, considérant que le militarisme est l'école du crime, décide de faire une active propagande dans les casernes et dans les centres ouvrier, afin que tous les groupements envoient leur adhésion aux associations antimilitaristes qui existent en Europe... »

Nous sommes heureux de constater quel mouvement se fait aujourd'hui dans le Nouveau Monde et de voir les forces révolutionnaires de l'Argentine s'associer aux nôtres dans l'œuvre qu'a entreprise l'Internationale antimilitariste.

Sommes reçues de Notre camarade Ernest Girault, au profit de l'Internationale antimilitariste :

2 fr. 00 réunion de Fourchambault.
2 fr. 20 réunion de Clermont-Ferrand.
5 fr. 40 réunion de Alais.

C'est entre l'Internationale et l'Initiative des brochures à bon marché (édition du *Libre-Essamen*) que sont réparties les collectes faites par notre camarade. C'est par suite d'une mauvaise compréhension que nous avions indiqué l'œuvre des brochures à distribuer.

COMMUNICATIONS

Jeunesse Syndicaliste de Paris, siège social, 1 bis, boulevard Magenta. — Vendredi 30 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande salle de l'annexe de la Bourse du Travail, 35, rue Jean-Jacques-Rousseau, conférence par le camarade H. Duchmann. Sujet : la *Femme esclave*. Entrée gratuite.

Dans la première semaine d'octobre, Duchmann doit faire diverses conférences dans les salles suivantes : samedi 1^{er} octobre, Germinal, 37, rue Sadi-Carnot, à Nanterre ; jeudi 6, Mairie de Saint-Ouen, salle des Perceptions ; vendredi 7, U. P. Mouffetard, rue Mouffetard. Sujet : *L'Erreur féministe*.

L'Action Théâtrale (groupe artistique de la Rive Gauche) se met à la disposition des groupes U. P., Syndicats et Coopératives pour l'organisation de leurs fêtes. Répétitions tous les mercredis à 8 h. 1/2 salle de l'U. P., 76, rue Mouffetard.

Envoyer la correspondance au secrétaire à l'U. P. Mouffetard.

Un camarade de province nous prie d'annoncer par la voie du *Libéraire*, qu'il a du travail à offrir à un bon ouvrier doreur-nicketeur. S'adresser au journal.

Causeries populaires du 11^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 5 octobre, à 8 h. 1/2 : de la Radiation, par Paraf-Javal.

Causeries populaires du 18^e, 30, rue Muller. — Lundi 3 octobre : sur les théories anarchistes, par Libertat.

SAINT-DENIS. — Salle Boufflers, 60, rue de la République, samedi 1^{er} octobre, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale et chantante, organisée par le camarade Léon de Bercy avec le concours de Félix Jégu, Alphonse Fallorini, Anne de Bercy, etc. dans leurs œuvres.

Au programme, en outre, des chansons Noires de Léon de Bercy, chansons montmartroises, satires politiques, poèmes sociaux, gaudiseries, monologues et romances.

Le prix d'entrée est fixé à 0 fr. 50.

AUXERRE. — *Groupe des Sans-Patrie Auxerrois*. — Les camarades des antiparlementaires et antimilitaristes d'Auxerre désirant faire partie du Groupe, peuvent venir se faire inscrire tous les premiers et troisièmes vendredis de chaque mois au local habituel, rue Gérois.

L'entrée du Groupe est rigoureusement interdite à tous les policiers.

LYON. — La « *Jeunesse Libéraire* » invite tous les camarades à la soirée familiale qu'elle organise chez Chamarande, 26, rue Paul-Bert, pour le dimanche 2 octobre à 8 heures du soir. Une causerie sera faite par A. Cornet. Concours assuré d'artistes et d'amateurs. Le profit de cette soirée sera affecté à la propagande par le journal et la brochure à domicile que le Groupe vient d'entreprendre. Aux camarades de nous aider !

Groupe d'Art Social. — Les camarades du Groupe sont invités à la réunion de samedi 1^{er} octobre, à 8 heures du soir, au siège rue Passel, 13.

La Ciotat. — Tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, réunion des anarchistes au Bar Ferry, rue Gameteau. Les camarades y trouveront l'*Action Antimilitariste*.

VILLE DE ROUBAIX. — Dimanche 10 octobre 1904 : Fête anniversaire du « Palais du Travail ».

Programme : A 3 heures, jeu de boules à platine, jeu de trou de Madame, course au sac ; à 4 h. 1/2, jeu de billard, jeu de Dées. Nombreux prix.

A 6 h. 1/2, concert.

Première partie : Chants révolutionnaires, causerie par un camarade. Sujet : L'œuvre du Palais du Travail.

Deuxième partie : Récits, chants. Le *Permissonnaire*, drame antimilitariste, 1 acte ; *Le Porte-Feuille*, comédie.

Vestiaire obligatoire : 15 centimes.

Reçu pour la Colonie d'Aiglemont : Liste Deyssel, à Limoges, 2 fr. ; liste Dupré, à Montreuil, 9 fr. 25. Total : 11 fr. 25.

PETITE CORRESPONDANCE

Creuse. — Notre collaborateur prie son ami D... de lui envoyer de ses nouvelles.

EN VENTE :

au « Libéraire »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou tout autre valeur.

Adressez lettres et mandats à Louis MATHA, administrateur, 15, rue d'Orsel.

Le problème de la population.....	0 15	0 20
par Sébastien Faure.....		
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nottin).....	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkine).....	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal).....	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal).....	0 25	0 30
Les deux haricots, image par Paraf-Javal).....	0 10	0 15
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, la livraison.....	0 10	0 15
Désenchantements (Jacques Sautarel).....	0 30	0 50
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier.....	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier).....	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine).....	0 15	0 20
Machinisme (Grave).....	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave).....	0 10	0 15
Colonisation (Grave).....	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus).....	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Militarisme (Domela).....	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier).....	0 10	0 15
La femme esclave (Changhi).....	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert).....	0 15	0 20
L'Education libérale (Domela).....	0 10	0 15
Déclarations d'Elievant (I ^{er}).....	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus).....	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 10	0 15
Auguste Rodin, salubre (Veidoux).....	0 75	0 90
La Guerre de Chine (U. Gohier).....	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkine).....	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15

L'Anarchie (A. Girard).....	0 05	0 10
L'Anarchie (Kropotkine).....	1	1 25
Éléments de science sociale (La Pauprété, la Prostitution, le Célibat), — 1 vol. in-8° 500 pages.....	3	3 50
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 volume in-8° 300 pages.....	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicot, préface de Charles Malato.....	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents.....	2 75	3 25
Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine).....	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault.....	0 20	0 30
Population et subsistance, par G. Giroud.....		
Essai d'arithmétique économique.....	1	1 15
Grève Générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce.....	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault.....	0 05	0 10
Les Crimes de Dieu (S. Faure).....	0 15	0 20
Un Problème poignant (E. Girault).....	0 20	0 25
La Femme dans les U. P. et les syndicats (E. Girault).....	0 15	0 20
Au Café.....	0 20	0 25
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta).....	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Changhi).....	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes.....	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire.....	0 50	0 85
Nouveau Manuel du soldat.....	0 10	0 15
Bibliothèque Charpentier		
Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois).....	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour).....	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule).....	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy, avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont).....	3	3 50
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier).....	3	3 50
Les Prétoriens et la Congrégation (Urbain Gohier).....	3	3 50
A bas la Caserne (Urbain Gohier).....	3	3 50
Le Peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier).....	3	3 50
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck).....	3	3 50
Bilatéral (J. H. Rosny).....	3	3 50

Les Réfractaires (Jules Vallès).....	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque.....	3	3 50
Les trois villes.....	3	3 50
me. — Les Lurdes.....		
chaque. Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
Les Quatre évangiles l'Écondité Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert).....	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles).....	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau).....	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau).....	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau).....	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon).....	3	3 50
Sous le burnous (Hector Fournier).....	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fromière).....	3	3 50
L'Amé de demain (Eug. Fromière).....	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovies Hugués).....	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne).....	3	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legué).....	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizski.....	3	3 50
Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre).....	3	3 50
L'Amé nue, poèmes (Edmond Haraucourt).....	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre.....	3	3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. J. Jacob.....	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget).....	0 25	0 30
Bibliothèque du Mercure de France		
Le Gai Savoir (trad. p. Albert).....	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3.50.....	6	7
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3.50.....	3	3 50
Le Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier).....	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck).....	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg).....	1 35	1 50
Les Forces tumultueuses (E. Verhaeren).....	3	3 50

Librairie P. V. Stock		
La Douleur Universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
A l'Autour d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert).....	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
La Société future (Grave).....	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3 25
La Grande famille (Grave).....	2 75	3 25
Dieu et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3 25
Un marche vers la Société nouvelle (Cornelissen).....	2 75	3 25
Soupes, nouvelles (Descaves).....	2 75	3 25
Sur la casaque (Dubois-Desaulle).....	2 75	3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon).....	2 75	3 25
La Conquête du pain (Kropotkine).....	2 75	3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Les Joyeux défilés de l'Exil (Malato).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
La Commune (L. Michel).....	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
La Révolution et l'idéal anarchique (Reclus).....	2 75	3 25
L'Unique et sa propriété (Stürner).....	2 75	3 25
Temps futurs, socialisme, anarchie, (Naquet).....	2 75	3 25
Les Ours-Offs (Descaves).....	2 75	3 25
Les Anarchistes (Mackay).....	5 »	5 50
La Société mourante et l'Anarchie (Grave), nouv. édition.....	2 75	3 25
Le Militarisme et la Société moderne (Guglielmo Ferrero).....	2 75	3 25
L'Humanisme intégral (L. Lacour).....	2 75	3 25
L'Inévitable révolution (Un Proscrit).....	2 75	3 25
Le Pays des Moines (José Rizal), traduit. de H. Lucas et R. Sempaur.....	2 75	3 25
Les Inquisiteurs d'Espagne (Tarrida de Marmol, Montjuich, Cuba, Les Philippines).....	2 75	3 25
Discours civiques (Laurent Tailhade ou le Drapeau Rouge (Louis Barron).....	2 75	3 25
Les Aventures de Nono (J. Grave).....	2 75	3 25
Les Talifateurs (Roman) (J. Grave).....	2 75	3 25
Un an de caserne (.. Lamarque).....	2 75	3 25
La Révolution chrétienne et Révolution sociale (Ch. Malato).....	2 75	3 25
<hr/> <hr/>		
L'Imprimeur-gérant : Louis MATHA,		
15, rue d'Orsel, PARIS.		